

» communication : ma lettre à lord Sid-
 » mouth, publiée malheureusement à
 » mon insu et contre mon gré, en fait
 » foi. Je suis fâché que l'entêtement et
 » le zèle mal entendu d'un agent subal-
 » terne aient créé cette circonstance,
 » qui m'a valu quatre mois de peines et
 » de privations journalières.

» Monsieur, je dois m'empresser de
 » vous faire observer un fait qui m'a paru
 » inexplicable, et qui peut-être vous
 » aura échappé. Vous m'avez fait l'hon-
 » neur de m'écrire le douze février; votre
 » lettre m'a été remise par le ministre
 » de Sa Majesté britannique en cette
 » ville, le vingt-huit du même mois, et
 » le *Times* du deux mars contient un
 » article renfermant, à peu de chose près,
 » le sens et même les paroles de votre
 » lettre, que j'aurais fait connaître, dit-
 » on. Or, comme je ne puis avoir fait
 » parvenir à Londres cette circonstance
 » en vingt-quatre heures, je n'ai pas be-
 » soin de me justifier à vos yeux de mon
 » indiscretion; il me suffit de placer le
 » fait sous vos yeux, et de l'abandonner
 » à votre calcul *, vous assurant que je

* Cette circonstance mérite d'être rapportée,

» mets trop de prix à ce que vous voulez
 » bien me transmettre, pour lui donner
 » la moindre publicité. C'est un égard
 » que je dois à votre obligeance et à la
 » considération que je vous porte.

» Monsieur, je vous prie d'abonner
 » l'établissement de Longwood à la *Mi-
 » nerve française*, et de continuer d'y

sinon pour son importance, du moins pour
 son inexplicable singularité.

La lettre du secrétaire d'État, datée du 12
 février, a été remise au comte de Las Cases,
 à Francfort, le 28 du même mois, par le
 ministre britannique en cette ville, et le *Times*
 du 2 mars, c'est-à-dire vingt-quatre heures
 après environ, contenait ce qui suit : « Une
 » lettre particulière de Francfort-sur-le-Mein,
 » nous apprend que le comte Las Cases y est
 » traité avec la plus grande attention, qu'il s'y
 » trouve sous la protection spéciale des ministres
 » d'Autriche et d'Angleterre. Le comte a même
 » dernièrement montré une lettre du sous-se-
 » crétaire d'État, dans laquelle, entre autres
 » offres obligeantes, il est autorisé à envoyer,
 » par l'intermédiaire du département des colo-
 » nies, tous les livres, pamphlets, journaux
 » que le général Bonaparte pourrait demander.
 » Cela suggère naturellement la question sui-
 » vante : *Le gouvernement anglais considèrerait-
 » il le comte de Las Cases comme le chargé
 » d'affaires de Napoléon en Europe?* »

A présent, le fond de l'article relatif au

» joindre les publications nouvelles, fran-
 » çaises et anglaises que vous croiriez
 » dignes de quelque intérêt.

» M. le cardinal Fesch m'écrit de Rome
 » qu'il a fait deux fois l'offre de la collec-
 » tion du *Moniteur* pour l'établissement
 » de Longwood. On a déjà à Sainte-Hé-
 » lène jusqu'en 1807; il n'y manque
 » plus que de 1808 jusqu'à l'année pré-
 » sente. Si vous aviez quelque objection
 » à y expédier ces portions offertes par
 » M. le cardinal, vous prêteriez-vous à
 » ce qu'elles remplaçassent, du moins,

sous-secrétaire d'État est exact et vrai, jusqu'à certaines expressions même. Le comte de Las Cases est sans doute exempt de se justifier de l'indiscrétion qui aurait propagé ses paroles en vingt-quatre heures de Francfort à Londres, et il faut, pour avoir rencontré si juste dans cet article, qu'on ait ouvert la dépêche du sous-secrétaire d'État dans sa route de Londres à Francfort, ou bien à Londres même; ou bien encore qu'on ait fouillé dans ses bureaux. Cela est sans réplique; et alors qui a pu le faire? Comment et pourquoi? Et quel peut être le but de l'article en question?

Ce n'est pas, du reste, le seul exemple que l'on ait eu de l'intime relation de certains articles de journaux avec la correspondance confidentielle de Longwood. On est prêt à les produire avec des preuves tout aussi incontestables.

» celles que vous voudriez bien choisir
 » et y expédier vous-même? Le motif
 » d'une économie nécessaire me porte à
 » oser vous en faire la proposition.

» Monsieur, toute la famille de l'Em-
 » pereur Napoléon se réunit pour que
 » je vous supplie, au nom des sentimens
 » les plus naturels et les plus tendres,
 » d'avoir l'extrême bonté de me faire
 » parvenir l'état de la santé de leur au-
 » gusté parent, toutes les fois que vous
 » recevrez quelque chose d'officiel. C'est
 » une grâce que nous vous demandons
 » tous, et dont j'espère que votre cœur
 » ne refusera pas de gratifier tant de
 » personnes, qui en demeureront vive-
 » ment reconnaissantes. Je sais, Mon-
 » sieur, que toutes les fois que j'ai l'hon-
 » neur de vous écrire, ce sont de nou-
 » velles importunités que je vous adresse,
 » ou de nouveaux embarras que je vous
 » crée; mais je vous assure, du fond de
 » mon cœur, que c'est contre mon gré,
 » et que je m'estimerais heureux de pou-
 » voir vous en débarrasser au prix de
 » mes propres peines. Ceci me porte
 » naturellement à vous demander, dans
 » l'intention du bien et d'un avantage
 » commun, si vous pouvez me dire, non

» dans votre capacité publique, mais
 » comme homme privé, si je dois renon-
 » cer tout à fait à l'espoir d'aller un jour
 » auprès de vous accomplir le ministère
 » religieux auquel j'ai pieusement voué
 » le reste de mes facultés et de ma vie.
 » Si j'en pouvais concevoir la moindre
 » espérance, j'en recommencerais de-
 » main la demande régulière à milord
 » Bathurst; mais si je dois y renoncer
 » absolument, je me donnerai bien de
 » garde d'une démarche qui ne pourrait
 » avoir pour résultat que de ramener des
 » observations et des plaintes amères,
 » qu'il est dans mon caractère d'éviter
 » autant que je le puis.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Le comte DE LAS CASES. »

QUATRIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES
 AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort, 15 avril 1818.

» Madame de Las Cases a continué ses
 » informations sur votre famille et celle
 » de ces messieurs; j'ai écrit moi-même
 » directement; mes lettres ont été re-
 » mises par un valet de chambre à moi :
 » j'ai appris que votre famille était bien

» et tranquille. La sœur du général Gour-
 » gaud m'a écrit directement une lettre
 » extrêmement aimable, pleine de ten-
 » dresse pour son frère. Quant à ma
 » troisième tentative, bien que réitérée,
 » elle n'a produit qu'un silence absolu.
 » Vous trouverez, M. le Grand-Maréchal,
 » mes détails bien stériles; ce n'est pas
 » ma faute, je vous mande tout ce que
 » je peux : vous auriez tort de juger par
 » ma stérilité, de tous mes soins et de
 » mes efforts incessans.

» Je continue à recevoir des nouvelles
 » de tous les membres de la famille de
 » l'Empereur. Ils sont tous bien dans
 » leur santé. Son fils est toujours beau.
 » L'Impératrice, me mande-t-on, est
 » fort maigrie. J'ai vu dernièrement quel-
 » qu'un d'auprès de la princesse Murat :
 » il était spécialement chargé de me
 » peindre ses tendres sollicitudes pour
 » son auguste frère, son dévouement et
 » ses vœux. Je viens de recevoir une let-
 » tre de la princesse Élisabeth, pleine des
 » mêmes sentimens. Tous ne vivent que
 » pour penser à celui qui leur tient de
 » si près, qui les combla de bienfaits,
 » et compose aujourd'hui l'ensemble de
 » leurs sentimens. La princesse Elisa

» habite Trieste: elle me mande avoir écrit
 » cinq fois à Sainte-Hélène. Le cardinal
 » m'écrit, de son côté, que de Rome on
 » y écrit fort souvent. On m'a répondu
 » de Londres à la demande que j'avais
 » faite, et dont je dois vous avoir parlé
 » dans ma dernière, pour que le prince
 » Lucien pût aller visiter son auguste
 » frère. La réponse ne m'a pas paru assez
 » claire pour que je vous l'envoie avant
 » d'avoir demandé un nouvel éclaircis-
 » sement. Le prince Jérôme, qui parlait
 » de faire la même tentative l'année pro-
 » chaine, n'a pu différer aussi long-
 » temps une démarche dont le succès
 » comblerait son cœur: il va s'adresser
 » lui-même au Prince-Régent, pour
 » qu'il lui soit permis, avec sa femme et
 » son fils, d'entreprendre immédiate-
 » ment ce voyage.

» Le cardinal me donne le plus grand
 » détail de tous les membres de la fa-
 » mille établis à Rome. La princesse
 » Hortense est tranquille à Augsbourg,
 » où son frère vient la voir de temps à
 » autre; elle s'occupe de l'éducation de
 » son second fils; elle a eu l'aîné auprès
 » d'elle plusieurs mois: il a développé,
 » durant ce court voyage, toutes les qua-

» lités qui honorent, attachent et intéres-
 » sent. Il est retourné à Rome auprès de
 » son père, qui s'est fixé dans cette ville.

» J'espère que ma première lettre
 » vous est parvenue à l'heure qu'il est,
 » et je compte les jours et les heures
 » qui doivent m'apporter votre réponse,
 » parce qu'alors je saurai plus particu-
 » lièrement ce que je pourrai faire pour
 » être agréable à chacun de vous tous.
 » Dites-vous bien que je ne vis que pour
 » cela, moi et les miens; que la mort
 » même ne saurait interrompre le cours
 » de mes efforts à cet égard. Je me serai
 » donné un successeur; faites-moi donc
 » connaître tous vos désirs. Rien ne sera
 » impossible à mon zèle, à l'affection et
 » au dévouement de ceux qui me secon-
 » dent.

» On me répond de Londres avec
 » beaucoup de complaisance sur tous les
 » objets que j'indiquais pour vous être
 » adressés. On m'assure qu'on va vous
 » expédier les diverses brochures que j'ai
 » indiquées. On vous abonne, me dit-on,
 » au *Morning-Chronicle* et au *Journal du*
 » *Commerce*, celui de Paris que l'on m'a
 » dit être le meilleur. Du reste, sur ce
 » point comme sur tout autre, mandez-

» moi vos désirs. Dites tout ce qui pour-
» rait faire plaisir à l'établissement.

» Quant à des provisions, vin, café,
» huile, etc., que je mentionnais dans
» ma lettre, on me répond qu'on venait
» de vous faire un envoi considérable,
» et de la meilleure qualité. On m'en
» envoie la liste. On ajoute que lord
» Holland en avait fait un de son côté,
» à la demande de la princesse Borghèse :
» on m'en envoie aussi la liste.

» Ma santé, malheureusement, est
» toujours aussi déplorable ; je ne vois
» aucun amendement ; les médecins me
» défendent absolument tout travail. Je
» vais aller prendre quelques eaux ; je
» vous manderai dans ma première, sui-
» vant les apparences, mon déplacement
» de Francfort. J'ai occasion de voir ici
» plusieurs des bannis qui ont trouvé un
» refuge temporaire dans cette ville ou
» dans les environs : on les flatte chaque
» jour de leur prochain rappel ; l'opinion
» le demande, leur écrit-on ; on pense
» que ce sera vers la fin de cette année
» que tous les Français auront le droit
» d'habiter la France. Les rigueurs exer-
» cées envers eux semblent, du reste,
» me demeurer tout à fait étrangères.

» Madame de Las Cases, à son retour à
» Paris, a reçu, d'anciens amis, beau-
» coup de conseils et d'offres à mon su-
» jet. Ils se sont empressés fort obli-
» geamment d'offrir leurs démarches et
» leur crédit ; mais elle a constamment
» répondu que je n'avais, à la rigueur,
» besoin de personne, et puis que je
» n'étais pas dans l'intention de mettre
» à l'épreuve la bienveillance de qui que
» ce fût ; que je me bannissais volontaie-
» ment pour un saint et religieux ministère ; et en effet il ne sera plus de
» patrie pour moi, Monsieur le Grand-
» Maréchal, tant que vous serez où vous
» êtes, et qu'il existera une seule chance
» pour que mes efforts, mon dévouement
» et mon zèle puissent vous amener
» quelque consolation utile ou agréable.
» Jusque-là, je serai errant dans le
» monde. Je promènerai partout, s'il le
» faut, mon atmosphère de douleur et
» de zèle. De votre côté, conservez-moi
» votre souvenir, donnez-moi la conso-
» lation d'imaginer que nos pensées se
» croisent et s'échangent quelquefois.
» De la patience et du courage, ce sont
» les vertus des héros : qui sait mieux

» que moi que ce sont celles de vous
» tous? Adieu, je vous embrasse, etc.

Le comte DE LAS CASES.

» P. S. J'écris pour qu'on vous envoie
» la *Minerve française*, ouvrage nouveau
» en grande recommandation, qui a suc-
» cédé au *Mercur*, et la *Bibliothèque*
» *historique*, dont on parle aussi beau-
» coup.

» J'attends ma femme tous les jours;
» sitôt qu'elle sera arrivée, je vais faire
» voyager mon fils : il est d'âge à finir son
» éducation. Je veux qu'il tire profit de
» ses heureux commencemens. Il désire
» que vous et madame Bertrand receviez
» les expressions de sa reconnaissance
» pour les bontés que vous avez toujours
» eues pour lui.

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOUL-
BURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

Francfort-sur-le-Mein, le 26 avril 1818.

MONSIEUR,

» Je vous remercie beaucoup, et avec
» une sincère reconnaissance, de l'exac-
» titude avec laquelle vous voulez bien
» répondre à mes lettres, et des détails
» dans lesquels vous voulez bien entrer.

» J'espère qu'à l'heure qu'il est les
» diverses publications que vous me men-
» tionnez seront parties pour Sainte-
» Hélène. Je vous prie de vouloir bien
» y joindre la *Minerve française*, tout ce
» qui a paru, et ce qui continuera à pa-
» raître de cet ouvrage; de même pour
» la *Bibliothèque historique*. Et, une fois
» pour toutes, je vous prie de donner
» vos ordres à votre libraire ou corres-
» pondant, pour que vous puissiez com-
» prendre dans les envois, et sans in-
» dication ultérieure de ma part, tout
» ce qui paraîtrait de remarquable, fran-
» çais et anglais, de quelque opinion
» que ce soit.

» Je vous remercie des informations
» que vous voulez bien me donner sur
» tous les approvisionnement qu'on vient
» d'expédier à Sainte-Hélène, et des
» deux listes (n° 1 et 2) que vous avez
» eu la complaisance d'y joindre. J'oserai
» vous prier de vouloir bien comprendre,
» par la première occasion, quelques
» bouteilles de liqueurs de la Martinique,
» mais *réelles* : on trompe souvent sur
» cet objet. Vous me pardonnerez ce
» petit détail; vous savez combien je
» m'estimerai heureux de vous l'éviter,

» en l'exécutant moi-même ; ce qui me
 » conduit naturellement à vous dire com-
 » bien j'attends avec impatience votre
 » réponse à ma dernière lettre sur ce
 » dernier objet.

» Vous m'informez, Monsieur, que si
 » le prince Lucien Bonaparte désire sor-
 » tir d'Italie, il doit s'adresser à un des
 » ambassadeurs des grands pouvoirs à
 » Paris. Il me reste à vous prier de me
 » laisser savoir si, l'ayant obtenu, il peut
 » se flatter que votre gouvernement lui
 » permette, d'après sa demande que j'ai
 » eu l'honneur de vous transmettre, de
 » se rendre à Sainte-Hélène.

» Agréez, Monsieur, l'expression sin-
 » cère de la haute considération, etc.

» Le comte de LAS CASES. »

CINQUIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES
 AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort-sur-le-Mein, le 15 mai 1818.

» Je ne vous écrirai, aujourd'hui, mon
 » cher Bertrand, que pour être exact et
 » et fidèle à la date que je me suis inva-
 » riablement prescrite chaque mois pour
 » vous donner de mes nouvelles. Rien
 » n'est changé dans ma situation, je ne

» pourrais que vous répéter mot à mot
 » les mêmes choses renfermées dans ma
 » dernière. J'espérais pouvoir vous expé-
 » dier ma lettre d'un autre endroit ; mais
 » des maux d'yeux très-violens qui sont
 » venus accroître mes autres incommo-
 » dités, m'ont empêché jusqu'à présent
 » de me mettre en route pour quelques
 » eaux thermales de l'Allemagne méri-
 » dionale, où je me rendrai pourtant
 » sous peu de jours.

» J'ai la satisfaction d'apprendre que
 » mes lettres précédentes vous ont été
 » régulièrement expédiées, et que beau-
 » coup de brochures sont parties. Je dé-
 » sire qu'elles vous soient un passe-temps.
 » Malheureusement je vous approvi-
 » sionne un peu en aveugle : les localités
 » seront mon excuse, je fais de mon
 » mieux : je suis si mal placé pour cela !
 » Un tel soin demanderait une capitale.
 » L'on ne me permet pas d'habiter Lon-
 » dres et je ne pourrais à Paris remplir
 » mon objet. Le même éloignement
 » m'empêche de songer à vous envoyer
 » bien des petites choses dont je pour-
 » rais m'occuper moi-même si j'étais sur
 » les lieux. J'avais eu la pensée de vous
 » compléter un petit attirail de chimie ;

» mais j'y renonce, j'apprends qu'il vous
» serait inutile.

» Tous les parens de l'Empereur se
» portent bien, et attendent avec impa-
» tience le cours régulier de vos lettres,
» dont ils ne doutent pas, quand vous
» aurez reçu ma première, et connu ma
» résolution invariable de vous donner
» des leurs exactement tous les mois.
» Ma femme me rejoindra sous peu de
» jours, et pour ne plus me quitter,
» j'espère.

» Adieu, mon cher général, recevez
» mes vœux.

» Le comte de LAS CASES. »

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOUL-
BURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

Francfort-sur-le-Mein, 19 mai 1818.

« J'ai l'honneur de vous remercier de
» l'obligeance avec laquelle vous voulez
» bien me laisser connaître le départ de
» mes lettres pour Sainte-Hélène, ainsi
» que celui des brochures et journaux
» dont vous avez bien voulu les accom-
» pagner.

» Je suis fâché que vous ayez été dans
» le cas de garder le silence sur certains
» articles de ma dernière lettre. Ma dis-

» création saura interpréter ce silence. Je
» dois à l'obligeance personnelle que vous
» m'avez montrée jusqu'ici de ne pas y
» revenir davantage.

» J'écris à M. le cardinal Fesch, d'a-
» près un article de votre lettre, qu'il
» peut adresser par la voie qu'il jugera la
» plus convenable, la suite des *Moniteurs*
» à compter de 1808, à l'office de lord
» Bathurst à Londres; que S. S. admet
» leur transmission à Sainte-Hélène.

» Monsieur, quant à l'article de votre
» lettre concernant la demande que j'a-
» vais eu l'honneur de vous faire d'un
» bulletin régulier de la santé de Napo-
» léon, au nom et en faveur des mem-
» bres de sa famille, qu'il me soit per-
» mis de vous prier de faire observer à
» milord Bathurst que toute la famille
» de l'Empereur Napoléon n'est point à
» Rome, qu'il a une sœur et sa famille à
» Francfort, un frère et sa famille en Au-
» triche, deux autres sœurs et leur famille
» aux environs de Vienne et à Trieste,
» sans compter d'autres encore, qui tous
» mettent le plus grand prix et regarde-
» raient comme une véritable faveur pour
» leur cœur, que les sentimens qui ont

» porté lord Bathurst à donner des nou-
 » velles régulières à Rome, le fissent con-
 » descendre à leur en laisser parvenir
 » régulièrement aussi. Je n'ignorais pas
 » la satisfaction qui avait été procurée
 » jusqu'ici à la princesse Borghèse ; mais
 » cette satisfaction ne revenait pas de
 » Rome sur tous les membres de la fa-
 » mille en Allemagne , où la route se
 » trouvait alors beaucoup plus *circuiteuse*
 » que celle que j'avais l'honneur de de-
 » mander. Quelques titres et quelques
 » droits que mon cœur me donnât peut-
 » être à solliciter pour moi-même une
 » part de ce bulletin, je saurai faire ab-
 » négation entière, et me mettre tout à
 » fait de côté ; et ne doutant pas que la
 » faveur ne fût plus appréciée par ceux
 » pour qui je la sollicite, si elle venait
 » directement de lord Bathurst plutôt
 » que de passer par mes mains, je solli-
 » citerai donc de nouveau, et au nom de
 » la comtesse de Survilliers (la princesse
 » Joseph Bonaparte), qui réside en cette
 » ville, d'avoir la bonté de lui faire par-
 » venir régulièrement les mêmes nou-
 » velles qu'il veut bien adresser à la prin-
 » cesse Borghèse à Rome. La comtesse

» de Survilliers se chargera de les com-
 » muniquer à toute la famille en Alle-
 » magne.

» Monsieur, je viens d'apprendre, par
 » les journaux, le retour inattendu du
 » général Gourgaud. Cette diminution
 » sensible auprès de Napoléon, cette pri-
 » vation nouvelle d'un serviteur de plus,
 » me pénètre le cœur, et me fait prendre
 » le parti de vous prier de vouloir bien
 » demander à lord Bathurst qu'il me soit
 » permis de retourner à Sainte-Hélène,
 » accompagné de ma famille. Cette in-
 » tention et ce désir ne me quittèrent
 » jamais, ainsi que S. S. pourra s'en con-
 » vaincre dans toute ma correspondance
 » avec sir Hudson Lowe, au moment de
 » quitter la colonie. Je ne pense pas qu'il
 » fût nécessaire d'en demander l'agré-
 » ment préalable à l'Empereur Napoléon,
 » parce que j'ose me flatter que sa ré-
 » pense ne saurait être douteuse. Toute-
 » fois, si lord Bathurst le jugeait néces-
 » saire, je supplie S. S. d'en faire la
 » demande elle-même ; elle pourra s'a-
 » percevoir que dans ma lettre à Long-
 » wood, je me suis abstenu de mention-
 » ner cette circonstance ; des considéra-
 » tions de délicatesse que S. S. saura

» apprécier, m'ont retenu. L'état déplorable de ma santé ne sera point un obstacle; j'ambitionne d'aller trouver un tombeau aux pieds de celui que je vénère, et aux soins duquel je trouverais doux de consacrer le dernier souffle de ma vie. Agréez, Monsieur, l'expression de la parfaite considération, etc.

» Le comte de LAS CASES. »

Je me hâtai, à la réception des documens envoyés par le comte Bertrand, d'en expédier une copie à chacun des souverains à Aix-la-Chapelle. J'en pris occasion de renouveler mes instances; je les implorais pour qu'ils portassent du secours à l'illustre victime. « Quelques jours encore, disais-je, et il ne serait plus temps; le médecin qu'on venait de lui arracher (un Anglais), déclarait publiquement, dans Londres, qu'un plus long séjour sur ce roc insalubre allait donner la mort; j'osais leur présenter que leur humanité, les sentimens de leur cœur seraient arrêtés peut-être par des dénégations formelles; mais quelles paroles contradictoires leur justice aurait-elle entendues? Je leur demandais qu'il me fût permis d'arriver jusqu'à eux; je solli-

» citais l'unique faveur de comparaître dans l'intérêt de cette cause sacrée; me résignant, exprimais-je, si je ne prouvais la vérité des documens déposés à leurs pieds, à ce que ma honte et mon sang expiassent d'avoir osé vouloir leur en imposer. »

En même temps je ne perdais pas une occasion, un instant, une pensée qui aurait pu multiplier les chances de quelques succès. Je m'adressai à quiconque l'on m'apprenait avoir quelque influence sur le cœur des monarques. J'écrivis surtout à M. de La Harpe, cet instituteur de l'Empereur Alexandre, si connu, si vénéré, que l'on m'avait dit être en cet instant auprès de lui à Aix-la-Chapelle.

« Monsieur, lui disais-je, on m'a fait parvenir et l'on m'a assuré que vous aviez daigné prendre quelque intérêt à ma situation, à la constance et aux efforts du sentiment qui l'ont amenée et qui la continuent. Ce mouvement généreux ne saurait m'étonner. Rien de ce qui est noble, grand, humain, philanthropique, ne saurait, dans ma pensée, être étranger dans M. de La Harpe. Il est connu à tous par les

» doctrines qu'il a enseignées, et qu'il
» ne prenait qu'en lui-même.

» Monsieur, ce sera donc dans la per-
» suasion de l'intérêt qui semble vous
» avoir touché que je m'adresserai à vous
» en toute confiance. On m'a assuré vous
» avoir communiqué les premiers papiers
» que j'adressai en Europe, touchant la
» sainte cause à laquelle j'ai voué jus-
» qu'au dernier soupir de ma vie. J'ose
» prendre la liberté d'ajouter ici un petit
» supplément, dans l'espoir d'enrichir de
» motifs puissans les intentions, peut-
» être les efforts de votre bon cœur.

» J'avais une brochure d'observations
» sorties du roc même, et de la dictée
» de l'illustre victime; plus, la relation
» circonstanciée de ce qui s'était passé
» depuis notre départ de Paris, jusqu'au
» moment où j'ai été arraché de l'île
» fatale. Ces deux pièces, Monsieur, vous
» seront remises à Aix-la-Chapelle. Vous
» trouverez ici les derniers détails qui
» me sont parvenus: ils vous prouveront
» que les mauvais traitemens, les outrages,
» la barbarie ne font qu'accroître au
» lieu de diminuer; vous en serez tou-
» ché, j'en suis sûr, et vous toucheriez
» *quiconque* il vous serait permis d'en

» entretenir. Qui sur la terre pourrait
» demeurer insensible à de tels faits, à
» un tel spectacle! J'ajouterai que la vic-
» time est attaquée du foie; que ce mal
» est promptement mortel dans le lieu
» et sous le climat auquel il est con-
» damné. Il est digne de vous, Monsieur,
» de remuer des vertus que vous avez
» créées. Le cœur que vous avez orné
» ne saurait vous être fermé. Vous avez
» trop bien implanté les idées du beau,
» du juste, du magnanime, pour que ces
» glorieuses qualités se refusent à une
» aussi méritoire et aussi glorieuse ap-
» plication; et quelle plus digne, plus
» noble, plus grande occasion se présenta
» jamais? Quelle que puisse être la situa-
» tion d'esprit et de cœur de l'auguste
» source d'où on la sollicite, tout est
» gloire dans sa condescendance et sa
» sympathie. S'il se ressouvient d'une
» ancienne amitié, s'il aime encore, rien
» n'est plus doux, et jamais spectacle ne
» fut plus moral aux yeux des peuples.
» S'il hait, rien n'est plus grand, ni plus
» magnanime.

» Ce royal intérêt semble demeurer
» seul pour compléter son immortelle
» couronne. Sa belle histoire l'attend et